

Winnaretta Singer-Polignac, princesse et mécène

› Henri de Montety

L'invention de la machine à coudre fit de son père « l'illustration parfaite du rêve américain ». Installée dans une immense demeure appelée Wigwam, Winnaretta Singer grandit dans « une espèce de royaume féerique, avec son père adoré en magicien chef ». D'après Sylvia Kahan (1), durant toute sa vie de mécène, Winnaretta Singer-Polignac a tenté de reconstituer cette féerie ; les Ballets russes s'y prêtaient singulièrement.

Elle commanda une vingtaine d'œuvres à Emmanuel Chabrier, Gabriel Fauré, Igor Stravinsky, Erik Satie, Kurt Weill... L'auteur évoque « une figure complexe, tour à tour progressiste et autocratique, généreuse et pingre » dont l'esprit « matérialiste » se manifestait dans la volonté que les « œuvres lui appartiennent complètement ».

Chauffant à peine son hôtel particulier, Winnaretta menait une vie simple qui contrastait non seulement avec le luxe de sa vie extérieure mais aussi avec son « riche monde intérieur ». Ce double « paradoxe de la princesse de Polignac » donnait à ses relations avec les artistes un caractère à la fois personnel et archétypal, comme on l'observera bientôt à propos de Stravinsky. Avant : un mot sur une expérience de jeunesse éclairant son attitude face au génie. Un jour, chez Edgar Degas, elle était restée muette d'admiration. Le peintre, indigné, se demanda « qui était cette idiote ». Winnaretta en tira la conclusion que « les grands artistes attendent toujours quelques compliments lorsqu'ils montrent leurs œuvres ». Le mécénat n'est-il qu'assaut réciproque d'orgueil et de modestie ? D'autre part, cela signifie-t-il que les artistes se payent de mots ?

Stravinsky se paya de monnaie. Il était rusé au point que ses confrères l'envoyaient plaider leur cause chez la princesse. En 1910, Winnaretta Singer-Polignac lui commanda une œuvre qu'il termina seize ans plus tard et dans des conditions accordées à nul autre. Entre-temps, elle finança le « puits sans fond » des Ballets russes. Elle protégeait son « investissement ».

Si Sylvia Kahan admet avoir eu des difficultés à comprendre les motivations d'une femme qui faisait peu d'efforts « pour être comprise et encore moins pour être agréable », *quid* de Stravinsky ? En 1965, pour le centenaire de la naissance de Winnaretta, il déclina la commande de la Fondation Singer-Polignac (10 000 dollars tandis qu'il ne prenait désormais jamais moins de 25 000 dollars). Sylvia Kahan trouve la manière « cavalière, pour ne pas dire grossière ». Est-on sûr de pouvoir juger ? Du reste, on joua du Stravinsky : « Comment donner un concert à la mémoire de la princesse de Polignac sans musique de Stravinsky ? » La possession, jusqu'au bout...

L'auteure s'est refusée à une « lecture *queer* » de la vie de Winnaretta, mais elle consacre la moitié de l'introduction à son homosexualité. Un père adoré, un beau-père violent... Bref. A-t-elle orienté son mécénat selon son orientation sexuelle ? Réponse laconique : « Il semble que non. » On pourrait en rester là. Or il apparaît que non seulement l'entourage de Winnaretta mais aussi une bonne partie de la société parisienne s'adonnaient alors à l'« inversion » et au mariage de convenance. Des intellectuelles comme la fameuse « Toche » Bulteau, qui régnait sur les lettres, des princesses comme Élisabeth de Gramont, la dernière « aristocrate lesbienne » (dans les années trente). Winnaretta, au contraire, cultivait la réserve et quand une jeune amante fut hospitalisée en 1920 pour un excès d'opium, elle évoqua « le don de soi à quelqu'un dont on pourra dire en fermant les yeux : “Je me repens de tout sauf de t'avoir aimée.” »

Avec Edmond de Polignac, son mari, c'était l'inverse. C'est-à-dire la même chose. Dans ce mariage non consommé, « la musique devint le symbole de leur amour ». Des lettres en témoignent : « Nous sommes un ménage modèle, toujours neufs l'un pour l'autre ; tandis que tant d'autres, après une année seulement [...] dégoûtés de trop se connaître et se sentant amoindris comme des gens qui ont fait ensemble quelque chose de sale. » Étrange éloge du mariage blanc qui rappelle la chasteté conjugale du ménage Maritain. Mais tout cela n'empêchait pas les escapades... À 70 ans, Winnaretta vivait encore une passion ; elle invita tout le monde en croisière (passion et mari accommodant).

Dans les salons aristocratiques se jouait « de la grande musique pour de petits espaces ». Sylvia Kahan s'étonne « qu'il fallût si longtemps au public pour rattraper » les goûts éclectiques de Winnaretta Singer-Polignac. Ce n'était pas faute d'efforts. Ainsi Winnaretta tenait-elle à faire connaître la musique de son mari « à un public plus large » ; on dit aussi que le Goncourt apporta à Proust « la renommée qu'il avait désirée toute sa vie ». Des dames pesaient sur la presse, des génies actionnaient des ministres. Pourquoi ? Pour un concert « devant une salle comble réunissant à la fois l'aristocratie et le monde musical ». Quelle différence avec les salons ? Mystère.

Le mystère s'éclaircit après la Première Guerre mondiale. Momentanément repliée sur les salons, la musique rejaillit au music-hall, « où les aristocrates coudoyaient le peuple, s'abreuvant des rythmes américains ou des chansons de Mistinguett. Jean Cocteau s'était fait le Monsieur Loyal de ce style populaire raffiné qu'on a baptisé "l'art de vivre moderne". » La frontière s'estompait-elle entre les sphères publique et privée ? En 1930, pour une ligne sur le salon musical de Winnaretta, *le Figaro* donnait deux articles sur sa croisière en Grèce.

1. Sylvia Kahan, *Winnaretta Singer-Polignac, princesse, mécène et musicienne*, Éditions du Réel, 2015.